

UNIVERSAL PICTURES et WY PRODUCTIONS
présentent

un film de
JALIL LESPERT

IRIS

Avec
ROMAIN DURIS CHARLOTTE LE BON
JALIL LESPERT CAMILLE COTTIN

SORTIE : 16 NOVEMBRE 2016

Durée: 1h39

Matériel disponible sur www.pathefilms.ch

DISTRIBUTION

Pathé Films SA
Neugasse 6
8031 Zürich
Tél. : 044 277 70 83
anna-katharina.straumann@pathefilms.ch

RELATIONS PRESSE

Jean-Yves Gloor
Route de chailly 205
1814 La Tour-de-Peilz
Tél. : 021 923 60 00
Fax: 021 923 60 01
jyg@terrasse.ch



Synopsis

Iris, la femme d'Antoine Doriot, un riche banquier, disparaît en plein Paris.

Max, un jeune mécanicien endetté, pourrait bien être lié à son enlèvement.

Mais les enquêteurs sont encore loin d'imaginer la vérité sur l'affaire qui se déroule sous leurs yeux.





ENTRETIEN AVEC **JALIL LESPERT**

Du trio de personnages principaux, Max, incarné par Romain Duris, est celui dont le parcours est le plus imprévisible.

J.L. : Max s'exprime peu et de façon plutôt âpre; il est brut de décoffrage... On comprend ce qui ne fonctionne pas dans sa vie, ce qu'il a perdu avec sa famille, mais on ne sait pas quel virage il va prendre. C'est un personnage qui est dans l'action et le temps présent!

Romain Duris est justement de ces comédiens qui cultivent l'humanité derrière l'ambiguïté ou la noirceur...

J.L. : J'étais flatté que Romain accepte et j'ai pris un plaisir fou à travailler avec lui. On ne

l'avait pas tellement vu jouer ce type de rôle. Max traîne un passif chargé. Il est à la fois rustre et animal, fortement ancré dans sa masculinité. J'ai toujours été motivé par l'approche physique d'un personnage et c'est l'angle d'attaque de Romain. C'est une qualité, un engagement puissant que j'apprécie particulièrement.

Romain a ce plaisir ludique de s'investir pour un rôle, de le construire. Il est de ces acteurs qui savent utiliser leur corps pour trouver le tempo du personnage. Pour jouer Max, il a tenu à faire de la boxe, ce qui lui a donné peut-être une façon d'embrasser l'espace. De dessiner un homme ramassé et à l'affût. Comme un vieux boxeur usé, sur ses gardes, mais prêt à répliquer.



À quoi ressemble un plateau de tournage comme celui d'IRIS ?

J.L. : Depuis quelques films, j'ai dû tourner rapidement en utilisant plusieurs caméras. Sans trop me couvrir. C'est intéressant parce que ça crée du défi. Ça nous oblige tous à être très réactifs sur le plateau !

Aussi, j'aime créer un plateau où l'espace de jeu est le moins figé possible et où je peux tout changer à tout moment.

Je m'explique, j'adore les acteurs et je pense être assez précis. Dès que je vois qu'ils ont du mal ou qu'ils sont un peu tendus, je casse tout pour qu'ils se sentent plus à l'aise et puissent renouer avec la fluidité.

Si les acteurs n'y arrivent pas, c'est généralement qu'il y a un problème soit avec les dialogues qui sont mal écrits, soit avec des déplacements dans les décors qui sont inappropriés. Les acteurs

sont pour moi le diapason. Je me cale sur leur instinct pour essayer de gommer ce qui ne va pas. C'est pourquoi je mets tout en place pour que la technique se cale sur eux, jamais l'inverse. Quitte à devoir tout changer !

Est-ce que IRIS a été l'occasion de goûter au plaisir de l'exercice de style à la Hitchcock ou De Palma ?

J.L. : Bien sûr ! Étant nourri de thrillers, l'occasion de se frotter à ce genre était très tentante ! Et bien entendu, des films comme VERTIGO ou BODY DOUBLE ont été des références pour moi.

Ce que j'adore avec les thrillers c'est qu'il y a la distance de la convention. Il s'agit vraiment de fiction, c'est comme un tour de train fantôme, il ne faut pas prendre trop au sérieux les choses. Et il faut avoir envie d'y croire pour que ça marche, ce n'est en aucun cas une prise d'otage.

IRIS est un thriller de manipulation qui joue avec les codes du film noir sensuel. Un film où il est autant question de désir que de trahison et dans lequel j'espère que le spectateur pourra se laisser happer sans s'en rendre compte....

À l'inverse de thrillers en vogue des années 90 comme JADE ou BODY, l'aspect sulfureux – le bondage – est abordé frontalement et non pas comme un objet de décoration...

J.L. : J'ai tenté d'être le plus honnête possible sur le sujet. L'esthétique liée au bondage est extrêmement raffinée. Au Japon par exemple c'est un art. Je me suis intéressé au sens et à l'esprit de cette pratique pour la filmer dignement. J'ai aussi travaillé sur la figure du martyr dans l'art chrétien: du strict point de vue de la direction artistique, les correspondances sont surprenantes.

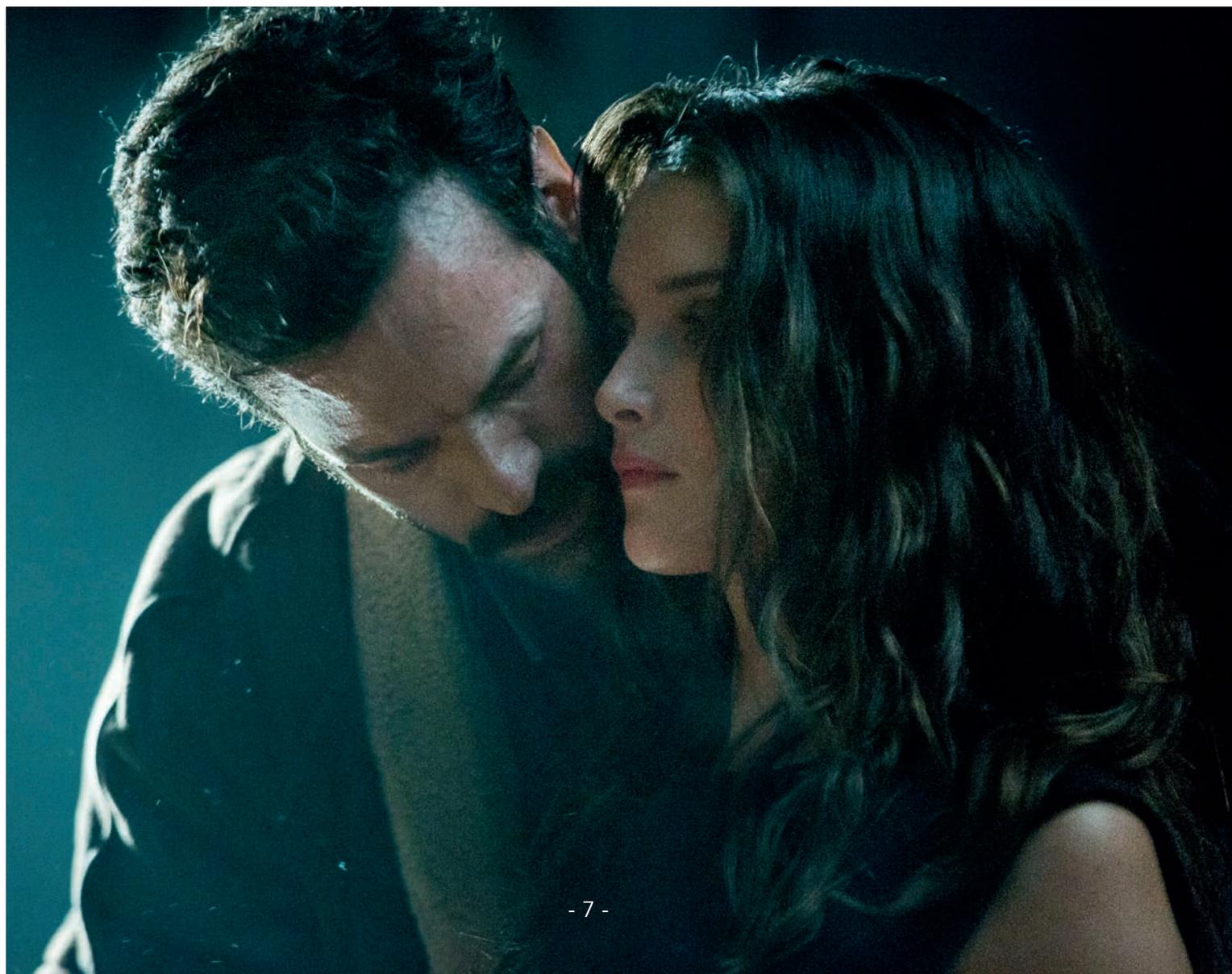
Sur le plateau, les lumières étaient très travaillées. J'avais en tête l'appartement de Rainer

Fassbinder, seventies avec une moquette épaisse et des murs sombres, des miroirs à hauteur des sexes. Les reflets étaient à la fois chauds et bleus, enveloppants et flamboyants.

Au-delà du bondage, il y a une forme d'amour qui irrigue le tandem que vous incarnez avec Charlotte Le Bon.

J.L. : Cet amour nous échappe, mais il existe: c'est lui qui les fait dérapier dangereusement. Au-delà de l'intrigue, rendre leur amour palpable était crucial: je voulais donner du corps à ces personnages, quelque part les sauver. Je voulais qu'on les aime malgré tout! J'ai essayé de trouver le juste équilibre entre l'efficacité d'un film de genre et l'émotion que peut susciter un film d'amour.

Qu'est-ce qui vous a poussé à jouer pour la première fois dans l'un de vos films ?



J.L. : Longtemps, j'ai pensé que jouer dans mes films serait trop difficile. Je ne m'en sentais pas capable et, à vrai dire, je n'en avais pas envie. Il y avait une pudeur mal placée, de l'orgueil aussi, la peur d'être confronté à ses propres limites...

Romain Duris a eu une influence déterminante : c'est lui qui m'a suggéré de jouer Antoine. On avait failli jouer ensemble il y a quelques années, mais le film ne s'était pas fait. IRIS, c'était l'occasion de le faire.

Surtout, j'adore ce personnage. Antoine véhicule une charge émotionnelle incroyable ; il est ambigu, pervers et en même temps rongé par toutes ses fêlures.

J'ai demandé à Jean-Édouard Bodziak, un ami comédien et coach – notamment de Charlotte Le Bon sur YVES SAINT-LAURENT - d'être présent sur le plateau pour avoir un deuxième regard lorsque je jouais mes scènes.

Avec un peu de méthode, j'ai trouvé la bonne distance pour juger mon travail, comme si c'était celui de quelqu'un d'autre. Avec Charlotte et Romain, on a aussi un rapport amical qui a facilité les choses.

Être comédien ou réalisateur relève-t-il de la même nécessité, du même niveau d'intensité ?

J.L. : Oui, mais c'est juste la fonction qui est différente. Fabriquer et finaliser un film, c'est revendiquer son bébé. M'impliquer dans l'univers d'un autre en revanche me nourrit : je viens de tourner dans ORPHELINE d'Arnaud des Pallières qui travaille d'une manière très différente et dont j'admire les partis pris, les audaces. Quand tu tournes avec des réalisateurs comme Laurent Cantet, Xavier Beauvois, Alain Resnais... tu retrouves la même foi, la même énergie, la même candeur aussi. Et c'est une nourriture formidable pour moi !

Je n'aurai pas supporté d'être uniquement acteur. Ou alors, il aurait fallu que je fasse en parallèle du théâtre, ce qui plus jeune ne m'attirait pas. Passer par la mise en scène dès 2000 avec mon premier court-métrage a été une soupape, un moyen d'échapper à l'obsession de faire carrière,

à l'angoisse de ne plus être désiré. Je profite des bons côtés de ces deux métiers sans trop souffrir des mauvais : c'est l'équation parfaite !

Charlotte le Bon a explosé grâce à YVES SAINT-LAURENT. Dans IRIS, elle est /a figure de la femme fatale, sublimée et effrayante.

J.L. : Elle est encore montée d'un cran ! C'est une actrice qui travaille beaucoup et qui est très exigeante envers elle-même.

Iris, c'est une femme pour laquelle Max et Antoine vont se damner : peu d'actrices ont ce pouvoir de fascination. Charlotte a cela. Elle possède aussi une profondeur, un mystère assez déstabilisant.

Dans IRIS, elle m'a une nouvelle fois bluffé : elle a réussi à être aussi énigmatique que magnétique. Et puis Charlotte a su parfaitement jouer ce personnage multiple : maîtresse femme, oiseau de nuit, amoureuse... Elle est impressionnante !

À l'image du personnage de Charlotte le Bon, Paris est transfiguré en un univers parfois méconnaissable, glacial et oppressant...

J.L. : C'est le fruit d'un travail en collaboration étroite avec Pierre-Yves Bastard, le chef opérateur, et Michel Barthélémy, le chef décorateur.

Je voulais des clairs-obscur, du mystère et du secret ; on a aussi beaucoup évoqué GONE GIRL pour les nuances de vert et les tonalités froides.

Leïla Smara, la directrice artistique, a joué un rôle fondamental dans le choix des costumes et accessoires. Notamment en ce qui concerne le milieu de la nuit. L'esthétique du cinéma de genre coréen, de MEMORIES OF MURDER à THE CHASER, revenait souvent dans les discussions.

Pierre-Yves est également très nourri de BD : il m'a fait découvrir des planches sublimes jouant sur le chaud et le froid, la saturation de couleurs affranchies de tout naturalisme. Il prend des risques et trouve souvent à l'instinct : on s'est accordé sur la volonté de ne pas installer IRIS dans une lumière trop linéaire, mais au contraire de multiplier les ruptures.



Que pensez-vous avoir gagné ou perdu depuis vos débuts dans la mise en scène ?

J.L. : J'ai préservé l'envie, l'énergie qui me rend heureux sur un plateau. J'ai le sentiment d'y être vraiment à ma place. Je m'y suis retrouvé à 18 ans en tant qu'acteur; j'ai appris le rôle et l'importance de chacun; aujourd'hui encore, je me régale. Être réalisateur, c'est accepter aussi la solitude du leader.

L'envie de réaliser est venue de la nécessité de trouver un vecteur d'expression. La grammaire cinématographique était à portée et je m'en suis emparée pour m'exprimer. Réalisateur, c'est convaincre jusqu'à 400 personnes de figurer au générique sur la base d'une idée: c'est magique et vital pour moi.

Au fil des tournages, je me suis libéré d'une grande partie de mon stress, d'une euphorie à

double tranchant. Tu peux être à la fois porté et assommé par la puissance d'un doute! J'essaye d'être plus serein. J'ai apprivoisé la technique de ce métier et retenu quelques leçons. Comme celle d'accepter qu'on apprend aussi de ses échecs, de ses erreurs.

S'il y a un fil conducteur entre tous vos films, ce pourrait être le portrait d'hommes se battant pour leur intégrité, qu'elle soit familiale (DES VENTS CONTRAIRES), artistique (YVES SAINT-LAURENT) ou morale (24 MESURES)...

J.L. : Peut-être. Ça m'échappe encore un peu. Je me suis souvent posé cette question des thèmes qui me tiennent à cœur, de mes obsessions. S'il y avait une récurrence, un sens à tout ça. Je n'ai pas de réponse précise. Alors, ça me plaît de croire que l'instinct me guide et qu'il suffit de lui faire confiance.



ENTRETIEN AVEC **CHARLOTTE LE BON**

Pour quelles raisons Jalil Lespert a-t-il dû batailler pour vous convaincre de jouer dans YVES SAINT-LAURENT et aujourd'hui dans IRIS ?

Charlotte Le Bon : Je suis très pudique et assumer ma féminité m'a toujours effrayée. Dans YVES SAINT-LAURENT, Victoire était déjà sulfureuse, magnétique mais rien de comparable à Iris! Je venais d'enchaîner six films, j'étais épuisée et je rêvais d'une année tranquille. Quand on travaille avec Jalil, on doit être présent à 200 % sinon on se prend des baffes (rires). J'ai d'abord refusé le rôle puis je lui ai fait confiance comme sur YVES SAINT-LAURENT. Aucun autre réalisateur ne me parle ainsi de ma féminité. On m'approche souvent pour jouer les filles douces et pétillantes :

c'est flatteur mais peu excitant à jouer. Jalil m'a convaincue d'aller puiser dans les extrêmes qu'il voit en moi.

Est-ce une question de lâcher prise ou, à l'inverse, de maîtrise absolue de ce que l'on doit exprimer ?

C.L.B. : Lors des répétitions, on a cherché le cœur du personnage, son incarnation pure. La chorégraphie des gestes est venue plus tard. Jalil ressent instinctivement quand on dévie même légèrement du rôle. Cela tient à son expérience de comédien, de réalisateur et à sa sensibilité personnelle. Il comprend les acteurs et sait les diriger. Il adore nous scruter, il sait où taper juste pour obtenir ce qu'il veut.



Jalil refuse que l'on se repose sur des acquis, que l'on se sente « confortable » : il est capable de t'entraîner dans la direction opposée à celle que tu as travaillée pendant des mois, et il a souvent raison. Il m'est arrivé de faire dix-sept prises parce qu'il y avait une inflexion dans mon regard qui ne lui plaisait pas ! À la fin d'une journée de tournage, on est satisfait parce que l'on a donné jusqu'à la dernière goutte de soi.

En quoi a consisté votre préparation pour le rôle ?

C.L.B. : Sur une période d'un mois, j'ai rencontré plusieurs fois Betony Vernon. Elle déteste qu'on la catalogue comme « maîtresse » : c'est une spécialiste du sexe qui travaille avec des psychologues, s'intéresse aussi aux problèmes de couple, quelles que soient les sexualités. La transition avec le film que je venais d'achever, où je sauve des enfants lors du génocide arménien, était singulière !

C'était important de discuter avec Betony, parce qu'il existe encore beaucoup de préjugés – dont la vulgarité – sur le SM. Je voulais comprendre le besoin des gens qui exercent cette pratique. J'ai assisté à ses côtés à une véritable séance : j'ai observé et vu de la beauté dans ces rapports où le silence du soumis est impératif.

Betony a tout d'une guerrière mais dans la vie, elle est d'une grande douceur. Elle échappe à toute caricature : c'est une leçon qui m'a servie pour le rôle. Elle m'a aussi expliqué que la femme ne s'offre jamais. Elle est vénérée comme une icône. En revanche, c'est extrêmement physique. Quand on me voit en sueur à l'écran, je l'étais vraiment. J'ai fini certaines scènes avec des courbatures aux bras !

À travers les livres de Catherine Robbe-Grillet, qui écrivait sous le pseudonyme de Jean de Berg, j'ai compris la rigueur esthétique liée au fétichisme et qui participe d'un rituel théâtral.



Mettre en scène ses fantasmes, comme elle le décrit, a un côté incroyablement libérateur. Tous mes préjugés sur la question se sont envolés.

Être l'incarnation de la femme fatale, est-ce ludique à composer ?

C.L.B. : Je me suis reposée dans les yeux de Jalil. C'est lui qui me perçoit comme une femme fatale, forte et sensuelle. Quand on le joue, on ne doit pas calculer ses effets sinon c'est le ridicule assuré. Mais je n'étais pas dans une dimension ludique: Jalil a dû se battre pour que j'enfile des hauts talons; je suis encore un petit garçon manqué...

IRIS est à mille lieues de ce que je suis, ce qui était parfois difficile à assumer. Tourner avec Jalil, c'est comme aller chaque jour au front: on a signé pour ça, on est heureux mais pas question de rigoler. Dès que je me déconcentrais ou que je me laissais aller naturellement, il me lançait « Et revoilà la poissonnière »: ça me mettait en rage, je me démenais pour lui prouver qu'il avait tort... et il obtenait la prise qu'il voulait!

Vous définiriez-vous comme une actrice instinctive ?

C.L.B. : Je le suis à 100 %. Romain et moi avons une scène dans un appartement où il me prend par la gorge: Jalil a tout de suite vu qu'il hésitait à y aller franchement, qu'il s'excusait de me faire mal. Jusqu'au moment où il s'est lancé pour de bon sur mon cou. Jalil a eu raison d'insister. Je suis fière de l'impact émotionnel de cette scène et je suis toujours vivante (rires).

Romain et moi, nous fonctionnons dans l'instant, la spontanéité. Nous avons accepté d'accompagner Jalil dans les répétitions mais nous attendions le tournage avec impatience. Être instinctif ne signifie pas se déchaîner dans tous les sens en n'écoutant que soi, c'est prendre en compte la réalité d'un plateau. Un thriller comme IRIS se devait d'être élégant, découpé avec minutie: j'ai dû m'adapter, accepter l'importance de l'esthétique. Quand Jalil jugeait que le moment était idéal, je pouvais lâcher prise, sans me préoccuper de savoir d'où les émotions surgissaient.

Romain Duris est capable d'imposer, dès le premier plan, la vérité du personnage de Max, sa rudesse et son intégrité...

C.L.B. : Franchement, il est incroyable. Je ne l'attendais dans un registre aussi affirmé dans sa masculinité. Quand je pense à lui, c'est l'image de dandy qui s'impose. Son corps est délicat et son sourire plutôt timide. Au début, sa moustache m'a déstabilisée (rires). Lorsque Romain arrive sur le tournage, il est préparé, en condition. Jamais dans une forme d'égotisme. Toujours présent et généreux pour ses partenaires. Il ne prend la tête de personne, il attend la prise tranquillement avec son thé puis hop, la caméra tourne, et il bluffe tout le monde!

Y a-t-il selon vous une « ouverture », un amour possible entre Max et Iris ?

C.L.B. : D'un strict point de vue personnel, ça semble délirant mais les personnages vivent des situations si extrêmes que l'hypothèse se tient! Quand Iris en vient à l'ultime confrontation avec Max, tout est possible: si ce n'est pas un coup de foudre, c'est au moins pour elle l'ouverture vers une nouvelle vie, une seconde chance.

IRIS parle d'amour au-delà des codes du thriller. C'est le moteur qui anime tous les personnages: il y a le désir d'exclusivité, celui de préserver un édifice familial fragile, le besoin de s'abandonner à l'autre... Ces liens d'amour parfois destructeurs, le gâchis qui en résulte pour certains personnages, me touchent énormément.

IRIS est aussi l'occasion pour vous d'en imposer à Jalil Lespert acteur !

C.L.B. : A l'écran, notre relation est rock'n'roll. C'est étrange, assez touchant aussi, de voir à quel point c'est un bulldozer derrière la caméra et quelqu'un qui doute lorsqu'il joue. Il va tâtonner, hésiter jusqu'à ce que, tout à coup, il embarque l'affaire en une seule prise. Sur YVES SAINT-LAURENT, je l'ai vu se balader en pleine forme à tous les postes, de l'assistant au styliste de dernière minute. Avec IRIS, il s'est lancé un gros



défi, il a un peu flippé, il a bossé comme un fou, il s'en est sorti avec classe.

IRIS embarque le spectateur dans un univers de faux-semblants. Est-ce que vous aimez vous laisser surprendre par un film ou d'autres formes d'art ?

C.L.B. : J'adore. C'est l'essence même du divertissement. La prévisibilité au cinéma, c'est l'ennui. SIXIÈME SENS est un bel exemple : les personnages ont de la chair et le mystère génialement tissé. Je suis sensible aussi à d'autres formes de « manipulation » : dans MELANCHOLIA de Lars Von Trier, la fin est programmée depuis le début. J'ai vu le film dans un cadre réconfortant – là où j'ai grandi, avec ma mère sur le canapé – et pourtant, j'ai fini dans un état d'angoisse absolu !

Qu'est-ce que vous évoque ce Paris inaccessible, parfois méconnaissable dans lequel évolue le trio d'IRIS ?

C.L.B. : Je ne l'ai pas perçu de manière si tranchée. Ça fait du bien de voir Paris transfiguré de cette façon. Au cinéma, Paris est souvent traité avec trop de clichés. L'esthétique choisie par Jalil est en adéquation parfaite avec le ton du film : la ville est mouillée, froide, sombre. Ce côté « inaccessible » est lié au contraste entre un monde élitiste et le quotidien de Max qui tente d'assurer la survie des siens. Jalil n'a pas voulu réaliser un « film social » mais c'est vrai que le jeu de dupes se déploie dans un premier temps au détriment du plus faible.

Mes premiers souvenirs de Paris étaient aussi oppressants que ce qui se dégage d'IRIS. J'avais 22 ans, j'étais mannequin et je ne connaissais personne. Je ne venais travailler là qu'en automne et en hiver. Ce que j'ai ressenti à l'époque, seule, triste, loin de ma famille, correspond à l'atmosphère du film !

Est-ce que les cinéastes commencent à porter un juste regard sur ce que vous avez envie d'être et de livrer à l'écran ?

C.L.B : Pas encore. Il n'y a que Jalil qui a perçu ce désir et qui m'a entraînée dans cette direction. Je ne suis satisfaite que de très peu de films. À juste titre peut-être, parce que je dois encore faire mes preuves. Je ne fais ce métier que depuis six ans, je continue mon apprentissage, je cerne de plus en plus précisément les rôles qui m'attirent. Je pourrais enchaîner de gentilles comédies, mais je fuis le confort !

Au cinéma, la performance passe à travers des filtres multiples ; elle est colorée par la musique, le choix des prises, le montage... Ce que tu vois au final est un objet souvent curieux, très éloigné de ce que tu as éprouvé sur le tournage. Cela fait partie du métier d'acteur mais comme j'aime le contrôle - et on se ressemble avec Jalil sur ce point - j'ai des envies de création, voire de réalisation.

Des envies que vous concrétisez déjà à travers un parcours artistique parallèle...

Je viens de faire ma première exposition à Paris ! Quand je tourne, je ne peux pas dessiner. C'est revenu après le tournage d'IRIS, sans doute lié à la peur du vide. L'envie d'exposer est ensuite venue comme un besoin, un passage obligé.

Le niveau d'investissement est le même que sur un film. En revanche, le lien entre un travail accompli et le regard des autres est pur, immédiat. Il faut assumer frontalement les bons comme les mauvais retours, ce qui est très satisfaisant.

Doit-on se bagarrer contre les étiquettes lorsqu'on se revendique à la fois actrice et artiste ?

C.L.B : Je crois à la passion et à l'implication qu'elle exige. L'important est d'éviter la dispersion. Quant aux étiquettes, je trimballe encore celle de « Miss Météo » dans la rue alors que l'expérience n'a duré qu'un an ! Il faut s'en taper de la même manière que tu peux refuser des rôles qui te cantonnent à un seul registre. Passer à l'action, c'est donner tort à tous ceux qui cherchent à te cloisonner.

Paradoxalement, je n'arrive pas à solliciter des cinéastes avec lesquels je voudrais expérimenter autre chose. J'aurais l'impression de mendier et je trouve la démarche présomptueuse. Cela tient aussi au besoin d'acteur de se sentir désiré. À l'inverse, provoquer le désir chez certains réalisateurs n'est pas forcément flatteur (rires). Je rêve de bosser avec Denis Villeneuve : il adore ses comédiens et c'est un virtuose de la caméra. Ce n'est pas un hasard si je lui trouve plein de points communs avec Jalil !





ENTRETIEN AVEC **ROMAIN DURIS**

Cela fait des années que Jalil Lespert et toi projetiez de travailler ensemble. IRIS concrétise enfin cette envie.

Romain Duris: Jalil m'avait souvent proposé de tourner avec lui. Se retrouver dans un thriller avec tous les codes du genre était surprenant. Jalil, lui-même, était étonné que j'accepte mais je me suis lancé avec plaisir, les mains dans le cambouis (rires). J'adore partager avec chaque réalisateur leurs projets les plus personnels: le scénario d'IRIS se prêtait plus à un exercice de style mais, au final, c'est un film qui ressemble profondément à Jalil.

Qu'est-ce qui dans le personnage de Max, mécano plongé au cœur d'une machination, a emporté ta conviction?

R.D.: Il avait sa place dans l'efficacité redoutable du scénario. C'est un type plutôt rustre dont la vie personnelle, entre ex-femme et enfant, est difficile: il lutte pour gagner de l'argent et être à la hauteur de ses obligations. Il est englué dans un quotidien banal qui soudain bascule et bouscule ses repères. Il a pour lui cette intégrité qui le guide dans sa quête de vérité. Il veut comprendre qui a pu lui faire une si mauvaise blague (rires).

Je ne le vois pas comme un revanchard : c'est un type qui se bat avec le peu d'armes à sa disposition. Il ne joue pas dans la cour des grands mais refuse d'être pris pour ce qu'il n'est pas, un raté que l'on peut facilement abuser.

Jalil Lespert accorde beaucoup d'importance à la dimension physique du jeu et à la liberté de ses comédiens, une fois le cadre délimité.

R.D. : C'est une approche qui me correspond, avec une nuance liée à l'essence même du film : il fallait composer avec la place fondamentale que Jalil voulait accorder à l'image. IRIS est un thriller ultra-sophistiqué qui conditionne la liberté accordée au comédien. Jalil a réussi à slalomer entre les exigences, toujours ouvert, curieux de savoir si Charlotte et moi étions satisfaits ou avions besoin d'une prise supplémentaire. Un acteur qui en dirige un autre, c'est un atout. Il ne perd jamais espoir, il est patient car il a confiance dans le cheminement propre à chaque comédien.

IRIS est un film qui affiche une grande ambition visuelle. Jalil est un réalisateur en phase avec son époque. Il a un sens esthétique très pointu comme il l'a montré avec YVES SAINT-LAURENT. On fait partie de la même génération avec pas mal de références en commun, musicales notamment : le hip-hop, le rap des années 90, les débuts de la techno... Il est entraînant, il a la curiosité et le goût du défi artistique pour accomplir un film de genre.

J'adore me mouvoir à l'intérieur de processus de fabrication où les obstacles ne sont jamais les mêmes. Si tu mets un poteau en travers de ma route, je l'intègre à ce que je dois faire, je l'apprivoise (rires). J'essaie de ne jamais perdre l'humanité et l'émotion du personnage. Dans IRIS, je voulais habiter en permanence le regard de Max sans me laisser happer par le spectaculaire de la mise en scène. Je revenais constamment à sa problématique : il s'est fait baiser ; il doit se démerder pour sa famille ; quel est son champ d'action ?

Est-ce que tu envisages toujours un rôle à partir de sa gestuelle, de sa présence dans l'espace ?

R.D. : Très souvent. Et Max n'a pas dérogé à la règle. La psychologie, on en discute en amont. À la lecture d'un scénario, le personnage commence à tracer son chemin dans ton esprit, et selon ce qu'exige le film, ce chemin, tu le creuses ; ce personnage, tu t'enfermes avec lui ; tu te replies sur toi en quête d'intime, de choses qui te parlent ou te bousculent. Pour IRIS, c'était davantage le plaisir d'incarner qu'un remue-ménage intérieur. C'est là que le boulot physique devient passionnant : le film se déroulant à Paris, je voulais être le plus loin possible de ma réalité.

On a envisagé plusieurs pistes de métamorphose : me raser la tête, c'était trop radical... Et puis, tu fais ça quand tu as 25 piges. À mon âge, malheureusement... (rires). Max a un passif de taulard donc il fallait y aller mollo : j'avais porté la barbe trop longtemps ; la moustache, c'était parfait. Ça lui donnait une virilité tout en révélant que le gars ne fait pas trop attention à son physique. La voix et les intonations découlent de ces petits détails et des costumes.

S'accaparer un rôle, c'est un travail de solitaire ?

R.D. : C'est un mélange de solitude et d'échange. Jalil a tenu à ce que l'on fasse quelques séances de répétitions, ce qui n'est pas vraiment mon truc même si j'ai compris pourquoi il en avait besoin. C'est dangereux de calculer à l'avance des comportements et des réactions hors de la réalité de ce qui se joue à un instant T de la vie du personnage. C'est au moment du tournage, lorsque Max est en tension ou que Charlotte me lance un regard précis, que je peux tout donner.

J'ai acquis des clefs, des « ficelles » pour communiquer ma vérité du personnage. J'ai appris à nourrir la bête ! Ce n'est pas de la technique mais une capacité à me concentrer intensément dans un laps de temps très court. Il ne faut jamais rien lâcher, même en cas d'imprévu. Je bataille pour être dans l'instant. Les acteurs qui se regardent au lieu d'être avec les autres, ça m'emmerde.

Quel que ce soit l'univers d'un tournage, je trimalle toujours ma petite bulle. Et je m'y réfugie plus ou moins... selon l'atmosphère



(rires). Sur IRIS, j'ai facilement ouvert et fermé la porte de mon antre. J'ai l'impression que c'est lié à la gravité du sujet, d'un parcours existentiel. Sur DE BATTRE DE MON CŒUR S'EST ARRÊTÉ, tous les rapports - au père, à la morale, au rêve artistique - étaient si douloureux que j'avais souvent besoin de m'abstraire. Même chose pour UNE NOUVELLE AMIE, à cause de l'importance que le travestissement représentait pour cet homme à un tournant de sa vie.

Est-ce qu'il faut aimer un personnage pour provoquer l'empathie du public à son égard ?

R.D. : Pas forcément. En revanche, c'est important de le faire aimer même si c'est un mec dégueulasse. Les meilleurs exemples sont dans le cinéma de Tarantino: il arrive à t'accrocher à une pourriture comme Christoph Waltz dans INGLOURIOUS BASTERDS. J'adorerais jouer de grands salauds. Je ne sais pas si ça me rendrait heureux mais c'est intéressant... Celui qui s'en rapproche est le dandy de « Démons », la pièce

de Marcial Di Fonzo Bo, où je formais avec Marina Foïs un couple barré et manipulateur.

Si un personnage ne me comble pas totalement, je me sers ailleurs: un tournage est toujours un travail d'équipe, l'occasion de rencontres et d'apprentissage; on a des privilèges et des droits alors pas question de *subir* ce métier (rires). Je fais attention à ne pas trop tourner, à préserver des pauses pour rebondir et m'occuper des autres. C'est un métier bizarre par rapport à la société, à ce que les gens vivent au quotidien. Si tu ne vis que pour ça, tu peux vite te retrouver sur une autre planète, surtout au théâtre. J'ai trouvé ma normalité et les enfants se chargent de te ramener à la vie concrète!

C'est en partie grâce à toi que Jalil s'est décidé à jouer le rôle d'Antoine !

R.D. : Je l'adore comme acteur et je ne comprenais pas pourquoi il se cassait la tête à chercher d'autres comédiens. Au départ, je croyais qu'il voulait quelqu'un de plus vieux pour





le rôle, un Niels Arestrup ou un Daniel Auteuil, mais Jalil pensait que ce serait trop attendu et avait envie d'une confrontation d'hommes de la même génération. C'est là que je lui ai suggéré d'interpréter Antoine, ce qu'il ne s'était pas permis d'envisager. Il devait avoir peur du trop-plein, ce que je comprends parce que c'est un film costaud à fabriquer. Il a eu raison de relever le défi.

Jalil a dû convaincre Charlotte Le Bon d'assumer et de jouer pleinement avec sa féminité pour incarner son personnage...

R.D. : Elle lui va drôlement bien cette féminité ! Charlotte me touche énormément parce qu'elle cherche encore et n'hésite pas à se mettre en cause. Avec la prestance qu'elle a, elle pourrait nous regarder tous de haut et balancer : « Filmez-moi et fermez vos gueules » (rires). Charlotte est l'inverse de ça : elle a les pieds sur terre. Elle travaille aussi les arts plastiques. Ça prend une grande place dans sa vie et rejaillit sur son approche du cinéma. Les acteurs qui ne sont qu'assurance ne me passionnent pas. Je préfère voir et partager les doutes et les fragilités.

Je me souviens de Glenn Close avec qui j'avais tourné LA PROPRIÉTAIRE de James Ivory : sur le plateau, elle s'énervait contre elle-même parce qu'elle ne trouvait pas le ton juste. C'était beau et hallucinant de voir une actrice avec un tel parcours batailler à ce point. Je ne sais pas ce qui se passe dans l'esprit de Charlotte mais elle aussi fait constamment la guerre à ses démons. C'est bluffant à observer.

Dire que les trois personnages du film sont fondamentalement en quête d'amour, est-ce une interprétation farfelue ?

R.D. : Surtout pas. La problématique du couple est omniprésente, à plusieurs endroits et à plusieurs niveaux. Le suspense et le mystère ne doivent pas masquer le fait que ces trois-là sont frustrés ou trop plein d'amour. C'est une évidence concernant Antoine et Iris. Le débat s'est posé aussi pour Max et Iris : il la kidnappe à sa demande puis les choses se compliquent. Vu ce qu'ils se font tous les deux subir, on peut douter que des sentiments puissent s'installer.

Mais les rapports passionnels, amoureux, sexuels sont tellement extrêmes que la naissance d'un désir

n'est pas improbable. Max craque pour elle dès qu'elle se pointe à son garage: il est sans aucun doute attiré mais pas davantage. Il a quand même un côté HOMME DES HAUTES PLAINES (rires). De son côté à elle, c'est plus ambigu. On a tourné certaines scènes que Jalil a coupées au montage et qui me font croire qu'elle ne peut *pas* tomber amoureuse. Je laisse à Charlotte le soin de trancher!

Quel est ton regard sur la relation SM telle que Jalil Lespert l'a dépeinte?

R.D.: Max est loin de tout cela: il en est toujours à se demander s'il doit recoller les morceaux avec son ex ou prendre son envol. Il n'a pas le droit à ces femmes réservées aux bourgeois et aux hommes de pouvoir. La pratique du bondage, je l'ai appréhendée à travers les yeux et le parcours du personnage de Charlotte. Lorsqu'elle est maîtresse, elle porte un masque, joue littéralement un rôle où il n'y a pas de place pour l'improvisation et les fêlures. Le contraste entre sa partition de dominatrice et ce à quoi cette femme aspire est émouvant: c'est une battante, y compris contre ses propres apparences.

À travers le prisme du thriller, deux mondes s'affrontent, deux strates sociales en principe imperméables l'une à l'autre...

R.D.: De la part d'Antoine, il y a un mépris total envers le crétin qu'est censé être Max. Sauf que la différence sociale n'est pas une arme, c'est un leurre complet qui empêche Antoine de voir venir la riposte. Que Max soit simple mécano n'influe pas sur sa réaction d'homme: quand quelqu'un te fait une crasse comme celle-là, tu ne tends pas l'autre joue (rires).

Le conflit de classes est au cœur de films comme DE BATTRE MON CŒUR S'EST ARRÊTÉ ou de pièce comme « Démon » de Marcial Di Fonzo Bo, mais ça n'est pas un thème qui m'obsède consciemment. C'est plutôt celui du rapport de forces entre les êtres.

Il y a donc bien une forme de revendication à travers tes choix de films?

R.D.: Ça oui, et depuis le début! Il s'agit de manifester un état d'esprit, une façon d'être dans ce monde étrange. Avec Cédric Klapisch, avec Chéreau aussi lorsqu'il avait monté « La nuit juste avant les forêts » de Koltès. J'ai souvent joué des personnages très humains qui se débattent face aux injustices sociales, à la société de consommation etc... Ça coule tellement de source pour moi que je n'y réfléchis pas. Je préfère jouer plutôt qu'intellectualiser.

Est-ce que tu prends plaisir à être manipulé au cinéma?

R.D.: J'adore ça si le twist n'est pas monstrueux au point d'être impossible à deviner. USUAL SUSPECTS m'avait gonflé: le mec te sort une pirouette de scénario à cinq minutes de la fin et tu es censé être scotché. Moi pas (rires). J'ai trop besoin du réel et de l'humain, sinon je ne me laisse pas embobiner. Un bon twist, c'est celui qui se fait oublier. S'il intervient trop tard et t'empêche de rebondir, d'y réfléchir pendant le reste du film, ça sent l'artifice. J'aime beaucoup De Palma. Plus récemment FOXCATCHER avec Steve Carell: c'est ma came! Il n'y a pas vraiment de twist mais une montée progressive de la tension, un trouble qui te prend à la gorge. J'ai une approche émotionnelle du cinéma. La plus belle des manipulations, c'est de sentir que le film fait ce qu'il veut de toi. Là, je redeviens un même.

Jalil a trouvé dans la réalisation, un vecteur d'expression que le métier d'acteur ne suffisait pas à combler. Être acteur te suffit-il aujourd'hui?

R.D.: Pas pleinement. Même si j'adore jouer, j'ai un vieux fantasme que je suis en train de concrétiser. Je dessine depuis tout petit et je travaille sur un livre qui en rassemble certains. Entre 20 et 25 ans, j'ai énormément produit: ça ne m'a jamais quitté et, par la suite, c'est revenu par périodes. Les gens, le désir, le couple, la sexualité font partie de l'inspiration. Avoir un projet personnel, lié à plein d'états et d'étapes différentes de ma vie, remplit un espace différent, complémentaire à l'envie d'investir l'univers des autres en tant qu'acteur.

FICHE ARTISTIQUE

MAX LOPEZ	Romain DURIS	MAÎTRE D'HÔTEL RESTAURANT	Félix COHEN
IRIS DORiot	Charlotte LE BON	VOITURIER	Waël SERSOUB
ANTOINE DORiot	Jalil LESPert	RESTAURANTAGENT POLICE 1	Benoît RABILLÉ
NATHALIE VASSEUR	Camille COTTIN	AGENT POLICE 2	Antoine BUJOLI
MALEK ZIANI	Adel BENCHERIF	FLIC 1 MONCEAU	Mourad FRAREMA
NINA LOPEZ	Sophie VERBEECK	FLIC 2 MONCEAU	Vincent DOS REIS
ELI LOPEZ	Jalis LALEG	CONCIERGE RUE LEPIC	Luis JAIME-CORTEZ
SARAH	Violeta SANCHEZ	MARC	Nicolas GRANDHOMME
LAURA	Gina HALLER		



FICHE TECHNIQUE

WY PRODUCTIONS

Producteur

Chargé de développement

Legal & business affairs

Assistante de production

Support administratif
& financier

Wassim BEJI

Gabriel DANG

Céline JOUAN

Milena GIRARD

Ciné TV Finance - Edouard VALADE

Directeur de production

Administratrice de production

Administratrice de production

Assistant de production

Supervision droits & Clearance

Cyrille BRAGNIER

Sophie TIMBAL

Cathy KERBRAT

Antonin SILLIAU

Myriam RAK IMP
CLEARANCE SOLUTIONS

NEXUS FACTORY

Producteurs

Administration & finances

Assistante des producteurs

Suivi du développement

Coordination des moyens

Sylvain GOLDBERG

Serge DE POUQUES

Nathalie VANDERSTOCKEN

Françoise DELVILLE

Marie BAUWENS

Benoît PATIGNY

Réalisateur & scénariste

Co-scénariste

1er assistant réalisateur

2nde assistante réalisatrice

Auxiliaire à la réalisation

Scripte

Assistante scripte

Jalil LESPert

Jérémie GUEZ

Eric PUJOL

Félicie LEGUAY

Damien NOGUER

Bérengère SAINT-BEZAR

Odeline REIX

Storyboarder..... Pierre-Emmanuel CHATILIEZ
 Agence THE DRAWING AGENCY Mathieu HAAS

Repérages..... François PUJOL
 Manuel POUET
 Marc MAMEAUX

Directrice de casting..... Juliette MENAGER
 Directrice de casting associée Joanna DELON
 Assistante casting rôles Emilie MERIO
 Chargée de la figuration..... Dorothée AUBOIRON
 Assistante chargée de la figuration Joan BORDERIE
 Directrice artistique Leïla SMARA
 Agence Julia DETOC - AGENCE TRISTAN GODEFROY

Coach J. LESPERT..... Jean-Edouard BODZIAK
 Répétitrice J. LESPERT..... Marisa COMMANDEUR
 Chorégraphe..... Glyslein LEFEVER
 Agence WEDANCE PARIS

Contact..... Bruno PERE
 Régisseuse générale..... Sarah LERES
 Régisseuse adjointe Anaïs SUBRA
 Auxiliaires à la régie..... Elise LOBRY
 Hugues SAUVAGNAC
 Antoine COINCE
 Clément DESRAMÉE

Stagiaires conventionnés Julie AKOUN
 Gaël BARON

Cantine RESTO CINE - Joinès JEAN-BAPTISTE

IMAGE, PHOTO PLATEAU, MAKING OF

Directeur de la photographie..... Pierre-Yves BASTARD
 Cadreur caméra B..... Fabrice SEBILLE
 1er assistant opérateur..... François QUILLARD
 1ère assistante opératrice..... Ludivine DOSSOT
 2nde assistante opératrice..... Sophie ARDISSON
 2nde assistante opératrice..... Sofia OLSTORPE
 Technicien retour image Romain GENTIL
 Photographe de plateau..... Thibault GRABHERR
 Photographe de plateau..... Anouchka DE WILLIENCOURT
 Chef électricien Franck MAGNIEN
 Électricien William DUMONT
 Électricien Thibault DEMOND

Chef machiniste Philippe CANU
 Chef machiniste Laurent DUQUESNOY
 Chef opérateur du son..... Miguel REJAS
 Assistant opérateur du son..... Séverin ENGLER
 Auxiliaire du son..... Paul-Etienne MONDAIN
 Chef costumière Isabelle PANNETIER
 Costumière..... Lucie MAGGIAR
 Habilleuse Marine DUPONT
 Auxiliaire aux costumes..... Clément VACHELARD
 Renfort costumes Antoine VASSEUR
 Chef maquilleuse..... Michelle VAN BRUSSEL

Stagiaire conventionné David BOTZUNG
 Chef coiffeur Balthazar GAGOLA
 Chef décorateur Michel BARTHELEMY
 1er assistant décorateur Frédéric BENARD
 2nd assistant décorateur dessin Rénaud COTTE VERDY
 3e assistante décoratrice..... Clara MALAPA
 Ensemblière..... Stéphanie GUITARD
 3e assistante décoratrice..... Claire-Sophie PLAKSINE
 Régisseuse d'extérieurs Cécile HURLÉ
 Machiniste décoration Eric BOUMIER
 Machiniste décoration Aloïs BRUNO
 3e assistant décorateur Pierre CHOUMEURTHE
 Chef constructeur Jean-François HUET
 Menuisier traceur Alejandro VASQUEZ
 Accessoiriste de décor..... Marc ROVÈRE
 Chef peintre Xavier BUFFIN
 Peintre Frédérique MENICETTI
 Peintre patineur Stéphane LE LIEVRE
 Accessoiriste de plateau Antoine GALINIE

POST-PRODUCTION

Superviseur
 de la post-production I MEDIANE POST-PRODUCTIONS
 Abraham GOLDBLAT

Directrice de post-production ... Anne-Sophie HENRY-CAVILLON
 Assistante monteuse image..... Alissa DOUBROVITSKAIA
 Droits musicaux..... Jeff GENIE
 Chef monteur image..... Mike FROMENTIN

